

New Europe College

Europa Program

Yearbook 2007-2008



FEDERICA ALESSANDRA BROILO
MARIOARA-CAMELIA CRĂCIUN
EMANUELA NEAMȚU (GRAMA)
DANIEL HABIT
EMILYA KARABOEVA
TCHAVDAR MARINOV
IRINA POPESCU-CRIVEANU
IRINA STĂNCULESCU
ADA ȘTEFĂNUȚ
IOANA TUDORA

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College
ISSN 1584-0298

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro
Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



TCHAVDAR MARINOV

Né en 1974, à Shumen, Bulgarie

Docteur en Histoire et Civilisations, École des Hautes Études en
Sciences Sociales (Paris, France), 2006

Thèse : *L'Impasse du passé. La construction de l'identité nationale
macédonienne et le conflit politico-historiographique entre la
Bulgarie et la Macédoine*

Assistant à l'Université de Sofia St. Kliment Ohridski, Département de
sociologie

Boursier du Center for Advanced Study-Sofia, Bulgarie, et du Collegium
Budapest, Hongrie, dans le cadre du projet collectif '*We, the People*':
*Visions of National Peculiarity and Political Modernities in the
'Europe of Small Nations'* (2004-2005)

Titulaire de Supplementary Grant de l'Institut Open Society,
New York (2002-2004)

Boursier du Center for Advanced Study-Sofia, Bulgarie, dans le cadre du projet
collectif *NEXUS* (2003)

Boursier *Marie Curie* à l'IRESO – Centre de sociologie européenne, Paris,
France (2002-2003)

Boursier du Gouvernement français (1999-2000)

Il a participé à des colloques et à des conférences internationales en France,
Grande-Bretagne, Suède, Suisse, Allemagne, Hongrie, Roumanie, Bulgarie,
Croatie, Macédoine, au Monténégro et aux Etats-Unis

Il a publié des articles sur les constructions nationales et l'historiographie
contemporaine dans les Balkans et sur les théories du nationalisme et de la
citoyenneté

DE LA « VILLE GRECQUE » AU MUSÉE BULGARE : L'INVENTION D'UN PATRIMOINE NATIONAL A MELNIK

Melnik / Meleniko(n) : « forteresse de la bulgarité » ou « gardien de l'hellénisme » ?

Aujourd'hui, plusieurs aspects font que Melnik soit regardé comme une « ville exceptionnelle ». Avec ses 275 habitants, voire moins, c'est, à présent, la ville la plus petite en Bulgarie, largement moins peuplée qu'une bonne partie des villages du pays. Les formations sablonneuses qui entourent la ville – les « Pyramides de Melnik » – lui donnent un aspect estimé « pittoresque » et « mystérieux ». Situé au pied de la montagne du Pirin, Melnik est une destination touristique recommandée, son patrimoine culturel et la production du célèbre vin local attirant des foules de visiteurs pendant toute l'année.

Les brochures touristiques mais aussi les écrits spécialisés bulgares racontent l'histoire « millénaire » de la ville. On se réfère à l'étymologie du nom de la ville, apparemment provenant d'une désignation slave ancienne des sablons. Et on décrit son patrimoine qui est présenté comme indubitablement bulgare. A Melnik et dans ses environs, on trouve de nombreux vestiges du Moyen Age. Melnik est également considéré comme exemple typique de ce qu'on appelle en Bulgarie « ville de l'époque du Réveil national ». Il s'agit *grosso modo* du 18^e et, surtout, du 19^e siècle quand, selon l'historiographie dominante, les Bulgares, malgré et contre la domination ottomane, entrent dans une nouvelle époque dite *Vâzradane* (« Réveil », littéralement « Renaissance »). C'est une période d'essor de la conscience nationale et de luttes contre l'oppression étrangère, grecque sur le plan culturel et turque sur le plan politique. On est sûr que la « masse compacte » de la population de Melnik, avant sa « libération »

des « asservisseurs ottomans », était bulgare¹. En fait, la ville n'est « libérée » qu'à la suite des Guerres balkaniques, lorsque, avec le reste de la Macédoine du Pirin, il devient partie de la Bulgarie.

La valeur historique de Melnik est reconnue par sa patrimonialisation en 1968 lorsqu'il est proclamé ville-musée. Onze ans plus tard, Melnik obtient le statut de « ville exceptionnelle d'importance touristique internationale ». Il n'est pas surprenant que ces formes de reconnaissance et de protection par l'Etat ne datent que de l'époque communiste. D'un côté, ce phénomène fait partie d'un processus global, traditionnellement interprété comme une prise de conscience de l'importance du patrimoine culturel, qui se déploie au même moment. D'un autre côté, le régime communiste bulgare devient, à partir des années 1960, de plus en plus concerné avec la cause nationale. Le tourisme est lié à la promotion de celle-ci à la fois devant les étrangers et les Bulgares : pour impressionner les premiers et former le patriotisme de ces derniers. Dès 1969, les autorités départementales et locales organisent, par exemple, des festivités portant des slogans dans le genre « Melnik – forteresse médiévale bulgare ».

Sur cet arrière-plan, il serait pourtant surprenant de lire les sources authentiques, bulgares et autres, à propos du caractère ethnique de la ville, écrites à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle. Selon les données du fonctionnaire bulgare Vasil Kânčov, Melnik, centre d'une petite unité administrative (*kaza*), entre dans le 20^e siècle avec une population de 4 330 personnes dont les Bulgares ne sont que 500. En même temps, la ville est habitée par 2 650 Grecs, 950 Turcs, 200 Tziganes et 30 Valaques². Kânčov constate que, dans un contraste frappant avec les villages contigus bulgares, « *La ville a aujourd'hui une physionomie grecque* ». C'est la langue grecque qu'on parle non seulement dans la rue mais aussi à la maison³.

Grâce à des sources byzantines, des voyageurs comme Kânčov savaient aussi que la population hellénophone datait de l'époque médiévale : elle y serait installée au 13^e siècle déjà par le roi bulgare Kalojan et consisterait, dans un premier temps, en originaires de la ville de Plovdiv (Philippopoli). Une partie de la population grecque de Melnik semble néanmoins plus tardive : elle comprenait des familles valaques (aroumaines) provenant de l'Épire et de la Thessalie. Certainement, Melnik, ou bien Meleniko(n) comme on le désignait en grec, absorbait aussi des migrants bulgares mais ils s'assimilaient à la culture hellénique du milieu urbain⁴.

Si l'éducation bulgare avançait bien dans les villages du *kaza*⁵, l'école bulgare, existante dans la ville depuis les années 1880, n'avait aucun

succès. Même les paysans bulgares nouveaux-venus n’y envoyaient pas leurs enfants : elle a été fréquentée par 50 à 60 enfants venant surtout des villages⁶. Les Turcs de Menlik, comme ils appelaient la ville, avaient aussi une école laïque (*rüşdiye*). En revanche, les Grecs disposaient d’une école de garçons, d’une école de filles, d’un collège (« semi-lycée », *imigymnasio*), et même d’une « maternelle » destinée aux plus petits. Ces établissements étaient fréquentés par dix fois plus d’élèves par rapport à l’école bulgare⁷. Melnik était également le siège d’une chaire métropolitaine affiliée au Patriarcat de Constantinople perçu alors par les Bulgares comme une Eglise « grecque ».

Pour les auteurs grecs d’aujourd’hui, ce paysage culturel et ethnique représente une raison suffisante pour imaginer Melnik comme le « *gardien mort de l’hellénisme macédonien* »⁸. Au 18^e siècle déjà, Meleniko est la ville natale d’une classe marchande importante qui doit sa fortune surtout au commerce du vin épais local, en partie exporté à l’extérieur de l’Empire ottoman. On note que des colonies de commerçants de Melnik résidaient à Venise, Vienne, Budapest, Sibiu, Braşov⁹. A la même époque, la fin du 18^e et le 19^e siècle, Melnik est la patrie d’une intelligentsia hellénique signifiante : de savants comme Manassis Iliadis et Anastasios Pallatidis et d’hommes politiques comme Anastasios Polyzoidis¹⁰.

En 1813 déjà, la communauté grecque de Melnik adopte une charte précisant les règles de fonctionnement de son conseil communal (*koinonia*) chargé des affaires ecclésiastiques et scolaires. C’était un des premiers documents de ce type dans une ville de l’Empire ottomane. Quant à la commune (*obština*) ecclésiastique et scolaire bulgare de Melnik, elle ne date que de la fin du 19^e siècle et ne consistait qu’en « *trois citoyens et quelques paysans* »¹¹. Vers la fin de la période ottomane, Melnik avait aussi ses organisations charitables, culturelles et patriotiques grecques. C’était le *Syndesmos Evelpidon Melenikou* fondé en 1904 (ou 1906) et l’association féminine *Armonia* (1909). Durant la « Lutte macédonienne », l’époque de l’antagonisme sanglant entre Grecs, Bulgares et Serbes pour le futur de la Macédoine ottomane, les citoyens de la ville soutenaient certainement les partisans (*andartes*) de la cause hellénique. Ils s’opposaient aux activistes macédonno-bulgares de l’Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne dont le leader local le plus important était Jane Sandanski¹².

Les auteurs de Sofia revendiquent qu’à cette époque, Melnik « *reste une ville bulgare mais avec une culture et une conscience grecques dominantes* »¹³. Pourtant, les deux seuls Bulgares, personnages historiques

connus de la ville – l'éducateur Emanuil Vaskidovič et le (largement moins important) activiste de l'Organisation macédonienne Ivan Anastastov-Gârçeto – sont eux-mêmes d'origine grecque¹⁴. Selon les mémoires des citadins, les Bulgares se méfiaient et même haïssaient leur ville. Par exemple, ils ont essayé à plusieurs reprises de transférer la chaire métropolitaine dans le village de Sveti Vrač, notamment pour priver Melnik de son importance et pour le sombrer dans un marasme économique¹⁵.

Telle semble être la situation à l'époque ottomane. L'époque de l'Entre-deux-guerres ne semble pas témoigner d'un intérêt quelconque envers Melnik. A la fin des années 1940, des auteurs bulgares voient toujours le Melnik historique comme une « ville grecque » et sont encore capables de le définir comme un « *un élément étranger dans le corps du peuple* »¹⁶. Au milieu des années 1960, à Sofia, on se rappelle toujours la version grecque de son nom – Meleniko¹⁷. Mais, aujourd'hui, à certaines exceptions minimales chez les ethnographes, ce souvenir ne dépasse pas le niveau des mémoires locales et des rumeurs chez les amateurs du passé. Les Grecs mêmes de Meleniko n'habitent plus à Melnik. Comment arrive-t-on à cet état des choses ?

Une ville quittée après sa « Libération » : la fin du Melnik ottoman

Le récit du passé urbain de Melnik est certainement impressionnant. Même les contemporains bulgares ne cachaient pas leur admiration. Le fonctionnaire de l'Exarchat et de l'Etat bulgares Kânčov et le philologue réputé Ljubomir Miletič soulignent que les citadins s'habillaient d'une façon élégante, « *selon la mode* »¹⁸. L'habit des gens de Melnik était « moderne » et « européen », surtout chez les femmes : la ville disposait de « modélistes » suivant la vogue « franque »¹⁹. Les citadins s'organisaient des promenades à l'accompagnement d'orchestre et des danses dans le théâtre local : ils dansaient valse et quadrille²⁰. Ils célébraient toute sorte de fêtes et fermaient assez souvent le *çarşı* – le marché dans le centre-ville.

Marque d'une culture urbaine et aisée, le temps libre était rempli également avec la lecture de journaux grecs publiés à Salonique, à Constantinople, à Trieste et à Athènes auxquels les locaux étaient abonnés. Le mobilier des maisons était, selon Miletič, riche et ancien (*starovremski*). On voit aujourd'hui une partie minuscule de cette richesse dans le musée de la ville. Et encore, il y avait deux pharmacies, quatre médecins

venus d'Athènes... L'urbanité de Melnik semble si illustre que dans les publications d'aujourd'hui, grecques et bulgares, on exagère souvent le nombre d'habitants en avançant des chiffres irréels comme 13 000, 14 000, 15 000, voire plus. Et, effectivement, Melnik n'était pas une ville si petite pour l'époque : deux milles personnes le distinguaient des 6 000 habitants des « grands » centres régionaux, majoritairement musulmans, comme Gorna Dumaja (Cuma Bazari, Cuma-i Bala, le futur centre administratif Blagoevgrad) ou Nevrokop (aujourd'hui Goce Delčev).

Pourtant, on aurait, sans doute, tort à idéaliser le Melnik des dernières décennies avant les Guerres balkaniques. Si pendant la première moitié du 19^e siècle la ville est dotée d'un milieu commerçant et culturel important, vers la fin du même siècle elle passe déjà pour désuète. Voici la description donnée dans les années 1890 par Kânčov :

« Les voitures ne peuvent accéder de nul part à cette ville originale.[...] Les ruelles entre [les maisons] sont si étroites que deux ânes ne peuvent pas passer l'un à côté de l'autre. On n'y voit aucune cour, aucun arbre, d'espaces larges quelconques non plus. [...] Le midi en été la canicule devient cependant insupportable dans cet endroit fermé, où le vent ne pénètre jamais. La ville crée, en général, une impression désagréable. Elle ne consiste qu'en maisons désuètes, semi-écroulées ou complètement délabrées. Il n'y a aucun bâtiment nouveau. Les rues sont malpropres. Souvent, on y trouve des tas de déjections qui s'entassent tombées des hautes maisons car leurs toilettes éjectent sur la rue, et en été apparaît une puanteur insupportable. [...] La ville n'a pas d'avenir puisqu'elle est loin de la route principale qui mène de [la ville de] Serres en Bulgarie, et parce qu'elle est difficilement accessible. En temps de pluie, on n'arrive presque pas à y entrer du côté sud à cause de l'eau qui s'accumule. Même les rues de la ville deviennent impossibles à marcher quand il pleut un peu plus »²¹.

Atanas Šopov, similairement à Kânčov envoyé de l'Etat et de l'Exarchat bulgares en Macédoine, se plaint aussi de l'étroitesse des rues et de l'absence de progrès urbain dans la ville : *« la roue n'est jamais passée sur les rues de Melnik », « il n'y a pas de rues pour des voitures », « aucun jardin, aucune cour [de maison], aucun espace plat »²². Miletič, quant à lui, confirme la saleté des espaces publics : « Il est bizarre que dans cette ville, si malpropre, surtout à cause des canalisations (gerizi) ouvertes sur les rues, il n'y avait pas beaucoup de maladies »²³. Urbanité illustre mais*

des rues étroites qui, en plus, pouaient : Melnik ne suivait même pas le rythme des changements urbains des villes ottomanes.

Aujourd'hui, il est possible qu'on s'exclame « *Vivre à Melnik, c'est formidable* »²⁴. « Pittoresque » aujourd'hui, et « avancé » il y a deux siècles, Melnik était simplement obsolète pour la fin du 19^e – début du 20^e siècle lorsqu'on vantait les innovations « modernes »²⁵. La raison pour ce déclin est, comme l'explique Kânčov, la distance de la ville par rapport aux nouvelles artères de communication. Le voies ouvertes par la mer avaient balayé l'ancien commerce utilisant les chemins traditionnels par terre : Melnik est pourtant relativement loin de l'Égée. La vallée de Struma (Strymonas) liait, après 1878, la Bulgarie à la côte égéenne, mais cette route passe bien à l'ouest de Melnik. Vu que les chemins qui passaient par la ville n'étaient plus utilisées, un marché (*çarşı*) se forme dans le village de Sveti Vrač : il commence à concurrencer celui de Melnik pour le devancer dès les années 1890²⁶. La population de la ville commence à la quitter.

Pourtant, ce processus ne la détruit pas. Le moment qui met fin à la vie urbaine de Melnik n'est autre que sa... « libération » par la Bulgarie en 1912. A ce moment, la ville est évacuée par les Turcs. Mais les Grecs, dans un premier temps, subsistent. Pendant la seconde Guerre balkanique en 1913, ils accueillent l'armée hellénique avec un grand enthousiasme, comme libératrice²⁷. Mais l'octroi final de la ville à la Bulgarie signale le départ de sa population qui prend le chemin vers la Grèce. D'abord reconnu par des savants comme Ljubomir Miletič, cet exode sera plus tard occulté dans la littérature bulgare, ou présenté comme continuation de la migration économique précédente. Ainsi, on commence à expliquer le départ de « 12 000 personnes » avec le caractère isolé de la ville²⁸. Même des auteurs conscients de la situation ethnique au Melnik du début du 20^e siècle tendent à voir les départs de la population turque et grecque comme des continuations de tendances migratoires « naturelles »²⁹.

Qui plus est, le départ des Grecs est suivi par le pillage de Melnik, initié par les Bulgares des villages avoisinants qui commencent à saccager les vieilles maisons. En décrivant en 1914 un « *Melnik semi-détruit* » (*sic !*), Miletič raconte que la population paysanne « *continue toujours à ramasser dans les maisons vides ce qu'elle peut dérober* »³⁰. Il parle d'une ville « *en train de mourir* » dont les maisons sont déjà complètement abîmées de l'intérieur, la charpenterie étant arrachée et les escaliers renversés. Miletič considère qu'après sa visite, « *certains des bâtiments les plus remarquables ont été détruits à fond (dorazrušeni)* ». Effectivement,

bientôt les villageois démantèlent la plupart de la ville³¹. Ce processus est repris dans les années 1920 par les réfugiés bulgares de la Macédoine grecque qui sont installés dans les demeures vides. Parfois, ils abattaient les grands *arhondika* et avec les matériels de construction ils se faisaient des maisons plus petites : plus faciles à entretenir et plus correspondantes à leurs conceptions d'espace domestique³².

Les auteurs bulgares d'aujourd'hui fustigent sans merci les « *envahisseurs étrangers* » qui « *étaient assez forts pour qu'ils détruisent beaucoup des monuments précieux de Melnik* » : « *On a démoli des maisons et des forteresses. On a démoli des temples et des monastères...* »³³. Derrière des exclamations pathétiques de ce genre on cache le fait que le cas de Melnik est exactement le contraire. La ville millénaire « bulgare » a été détruite par des Bulgares, à la suite du départ de sa population qui n'était, pour la plupart, pas bulgare. En résultat, en 1926, la ville n'avait que 722 habitants et leur nombre continuait à diminuer. Deux ans plus tard, en conséquence du déclin, Melnik a été privé du statut de centre de district.

« Ranimer » mais aussi « protéger » : mesures administratives, projets et réalisations architecturales de l'époque communiste

A la suite de l'abandon, Melnik ne devient jamais une ville adaptée aux exigences de la vie contemporaine. Après la Seconde Guerre mondiale, il entre dans l'époque du régime communiste bulgare pendant laquelle il fera l'objet d'un intérêt spécial. Mais, dans un premier temps, son destin est incertain. En 1946, Melnik est vu comme « *la ville en train de mourir* ». Ville-ruine, avec passé mais sans futur, Melnik semble complètement « *coupé du monde* » : « *Il y a longtemps que la dernière voiture est entrée à Melnik* ». C'est un lieu sujet à une « *agonie sans pareil* », une « *ville-tombe* » : « *quand une maison s'écroule, ses habitants déménagent dans une autre* »³⁴. Les pluies transformaient toujours les rues en ruisseaux et coupaient les différents quartiers (*mahali*) l'un de l'autre et la ville entière du monde extérieur³⁵. En hiver, Melnik était presque inaccessible faute de bonne route.

Sur le plan administratif, il se trouvait dans le département de Blagoevgrad (jusqu'en 1950 région de Gorna Džumaja) et dans district de la ville (l'ancien village) de Sveti Vrač qui a été nommé en 1949 Sandanski. Mais il était en concurrence même avec le petit village voisin de Vinogradi pour le statut de centre de la commune.

Pourtant, à la même époque, les exigences de la modernisation – bataille définitivement perdue par Melnik – sont progressivement nuancées par une mise en valeur du patrimoine culturel national. L'idée de patrimoine commence à s'institutionnaliser en Bulgarie vers la fin des années 1950. A cette époque, la section « Créations architecturales » auprès du Ministère des bâtiments publics, des routes et de l'urbanisme commence l'étude et l'évaluation de l'état des plus grandes maisons à Melnik : celles de Kourdoupalos, Spandonis, Kehaya etc. Au même moment, l'Institut des monuments de la culture (IMC), formé en 1957, entreprend l'inventorisation du « patrimoine culturel-historique » en Bulgarie et assigne les premiers statuts de monuments de la culture protégés à des objets architecturaux. Les architectes commencent à publier des études sur Melnik et sur d'autres villes du Pirin, tout en appelant à leur protection³⁶. Les travaux de conservation et de restauration des monuments dans le département de Blagoevgrad commencent effectivement au début des années 1960³⁷.

En 1964, Melnik est proclamée « réserve architecturale ». En mai 1968, le Conseil des ministres vote la résolution pour la promotion de Melnik en « ville-monument historique et culturelle »³⁸. Parmi les mesures préconisées pour sa protection, on trouve, bien entendu, la restauration de maisons et d'autres édifices censés servir particulièrement à « l'éducation patriotique, communiste et esthétique des travailleurs ». L'évolution, à cette époque, du discours du régime vers le nationalisme détermine l'importance investie dans l'histoire nationale. Cet accent est particulièrement visible dans les mesures pour le bon maintien du tombeau de Jane Sandanski auprès du Monastère de Roen qui est situé près de la ville. Mais, à côté de la politique de protection du patrimoine, les mesures administratives promeuvent l'idée de « ranimer » la ville par le biais du tourisme. C'est pourquoi, la même résolution du Conseil des ministres lance l'adaptation des habitations à Melnik aux besoins du service touristique et le retour à la viticulture. On envisage aussi la construction d'un hôtel avec restaurant. Le tourisme combine ainsi la valeur patriotique de l'histoire et les impératifs de l'essor social et économique.

En fait, la logique de développement avait déjà des répercussions sur l'espace urbain de Melnik. En 1962, on approuve le projet d'une maison de culture (*čitalište*), relativement volumineuse, qui a été vite construite. Suit un nouveau bâtiment de l'école primaire locale, largement plus grand et prévu d'abord pour 400 élèves. Le nombre, sans aucun doute, irréal – en 1965 la ville n'avait que 551 habitants – s'inscrit dans l'objectif d'y attirer

des enfants des villages voisins³⁹. En tous cas, dans les années 1960, les auteurs qui écrivent sur Melnik semblent très optimistes pour son progrès à venir : on parle avec enthousiasme du nouveau bâtiment de l'école, de l'hôtel de la compagnie d'Etat *Balkantourist* dont la construction est attendue, du projet d'une cave de vin moderne etc.⁴⁰

La double logique – protéger et développer – est poursuivie dans les années qui viennent. En juin 1974, le Politburo du Comité central du Parti communiste bulgare lance une résolution concernant le développement « ultérieur » du département de Blagoevgrad. Le patrimoine y fait l'objet d'une attention spéciale : on décide la restauration des monuments existants et la création de « nouveaux monuments » liés à « *des événements remarquables de notre histoire qui ont eu lieu dans le département* »⁴¹. Ces mesures concernent particulièrement le Monastère de Roen qui est censé devenir « objet culturel et touristique ». En 1975, l'administration départementale de Blagoevgrad vote des mesures pour le « développement social et économique » de Melnik⁴². Pour relancer le tourisme en ressuscitant la gloire de la vigne locale, l'entreprise de production de vin à Blagoevgrad est invitée à créer une nouvelle marque spéciale nommée *Melnik*. En 1979, le grand hôtel-restaurant de *Balkantourist* est enfin inauguré⁴³. En mars 1981, le Conseil des ministres vote une nouvelle résolution pour le développement de Melnik « *comme centre unique de tourisme international et intérieur, et comme une réserve architecturale* »⁴⁴. Les investissements sont augmentés et on prévoit une série de mesures visant à développer ou améliorer le service touristique.

Cependant, les années 1970 marquent une certaine nuance dans la politique de développement existante. L'accent est mis plutôt sur le besoin de conserver et de protéger, les impératifs socio-économiques étant strictement censés en tenir compte. Ainsi, les mesures de 1975 impliquent la révision du plan urbanistique voté en 1969. Celui-ci se base sur l'état des lieux des années 1930⁴⁵ : pour cette raison, il sous-estime le degré avancé de dégradation des maisons tout en lançant la construction de nouveaux bâtiments publics de grandes dimensions. Maintenant, on donne la priorité à la restauration d'édifices anciens, comme la « Maison de Kourdoupalos ». C'est l'époque où l'IMC lance la proclamation systématique de monuments de la culture dans la région du Pirin et, enfin, termine l'inventorisation du patrimoine de Melnik⁴⁶.

Simultanément, on commence à critiquer les nouvelles réalisations architecturales. En 1970 déjà, la maison de culture est vue comme antagonique à l'architecture traditionnelle de la ville⁴⁷. Des architectes

comme Zlatka Kirova jugent que la construction d'une école si volumineuse était une faute : le bâtiment définitif est prévu pour 200 élèves alors que les habitants de la ville ne sont pas plus que 350⁴⁸. Au milieu des années 1980, l'architecte et historien de l'architecture Ljuben Tonev estime que l'espace « authentique » de Melnik est gâché par les constructions entreprises durant les deux décennies précédentes. Les nouveaux bâtiments s'inscriraient dans une « dissonance architecturale » par rapport au reste : Tonev considère leur architecture et volumes « *étrangers à la ville* ». Spécialistes comme lui regardent la localité ancienne comme un fait artistique autosuffisant, « *un monument et organisme intégral* », une harmonie « *créée par des apports séculaires* »⁴⁹.

Ainsi, à Melnik, la désuétude du passé et le déclin d'une ville, au début du 20^e siècle pas suffisamment « moderne », se transforment en valeur à la fois sur le plan esthétique (la ville est « pittoresque ») et patriotique (elle est « authentique »). Toutefois, cette perception conservatrice du patrimoine n'aurait certainement pas été possible sans les mesures de « protection » des décennies précédentes, c.-à-d. sans l'intervention contemporaine qui est, sinon, rejetée comme une modification « inappropriée ». L'authenticité de la ville est sûrement disputable : elle a été, dans une grande mesure, détruite après les Guerres balkaniques et les architectes reconnaissent que le réseau des rues, tel qu'il était avant 1912, est inexistant⁵⁰. Les travaux de restauration et d'embellissement des années 1960-1970 allaient parfois si loin qu'à leur suite les habitants de Melnik étaient impressionnés par la « beauté » de leurs propres domiciles⁵¹.

Quelque-chose de plus : la quête de l'authenticité passe par des projets de reconstruction de bâtiments qui n'existaient plus depuis des décennies. Cela concerne en particulier la tour d'horloge qui dominait la ville depuis le 18^e siècle et qu'on voit toujours sur les photos des années 1910. On prévoit aussi la reconstruction d'églises tombées en ruines comme la *Ste. Varvara*⁵², la résurrection de la rue commerciale (*čaršija*) etc. En réalité, le patrimoine n'est jamais un « fait » qu'il faut juste protéger : il est rendu possible par un travail important d'interprétation, de construction symbolique et, parfois, réelle. Il dépend aussi du succès du silence sur les destructions précédentes.

« La métropole d'Alexis Slav » : la construction du patrimoine médiéval bulgare de Melnik

Dans les conditions d'un régime fort « patriotique » comme le communisme bulgare (au moins dès les années 1960), la « protection » du patrimoine de Melnik allait de pair avec l'invention d'un récit historique censé prouver la « bonne » identité de la ville. Pourtant le Melnik moderne s'inscrivait à peine dans l'histoire nationale des Bulgares. Melnik ne rejoint jamais les centres du mouvement éducatif, culturel et ecclésiastique de la jeune nation, connu comme « Réveil ». Sa classification comme « ville de l'époque du Réveil » est, de ce fait, douteuse. Melnik reste également à côté du mouvement révolutionnaire macédonno-bulgare des deux dernières décennies avant les Guerres balkaniques. Sa « participation » aux luttes des Bulgares locaux se limite au fait qu'il a été assailli et partiellement brûlé en 1895 par les activistes du Comité macédonien à Sofia. Dans la mesure où le Melnik ottoman, le Melnik « grec », ne proposait pas suffisamment d'identité bulgare, les savants se tournent vers le Moyen Age, en particulier vers l'époque du Second Empire bulgare (1187-1396).

L'intérêt envers cette époque n'est certainement pas injustifié. Sur le plateau au sud de la ville, on voit des ruines de constructions médiévales, en particulier des monastères de la *Ste. Mère de Dieu (Theotokos) Spileotissa* (nommé aussi *Ste. Zoni*) et du *St. Haralambios*. Sur la même colline, on trouve aussi les vestiges de fortifications attribuées au seul souverain bulgare local : c'est Alexis Slav (1207-1230), membre de la maison des Assénides, qui a transféré en 1212 le centre de son despotat indépendant à Melnik. En 1966, commencent les fouilles dans la « Forteresse de Slav » (*Slavova krepost*), avec la basilique de *St. Nicolas* qui en fait partie. Dans les écrits académiques, les maçonneries qu'on trouve sur le plateau de la ville passent pour certains « *des objets les plus caractéristiques de l'architecture médiévale bulgare* »⁵³. La forteresse est même partiellement reconstruite. Aujourd'hui, on peut passer par une des portes de la citadelle, érigée en béton qui est caché convenablement derrière des pierres et des briques semblables à celles des ruines.

Le personnage du despote médiéval procure à Melnik l'identité bulgare si désirée. A présent, les brochures populaires et les informations touristiques dans la ville la décrivent comme « *la métropole d'Alexis Slav* » et proposent souvent beaucoup plus d'informations sur la partie médiévale que sur la ville du 18^e-19^e siècle. On se réfère également au personnage

secondaire du boyard Dragota qui aurait organisé un « soulèvement » local pro-bulgare au milieu du 13^e siècle.

Or, la lecture étroitement ethnique du Moyen Age, toujours dominante en Bulgarie, est inévitablement anachronique : elle projette des phénomènes contemporains sur un passé qui ne partageait pas forcément les mêmes catégories d'identité. D'après les historiens bulgares mêmes, Alexis Slav ne reconnaissait pas l'autorité du roi bulgare tout en établissant alliance avec les Latins et les Byzantins. L'autre héros de la bulgarité locale – Dragota – est d'abord allié de l'empereur de Nicée Jean III Doukas Vatatzès et même lui offre la ville⁵⁴. En plus, les seuls documents d'Alexis Slav conservés jusqu'à nos jours ne sont rédigés qu'en... grec. Il s'agit en particulier d'une charte qui offre les revenus d'un village local au couvent de la *Spileotissa* fondé par le despote. Ainsi, l'identité hellénophone de Melnik s'infiltrer même dans ses symboles les plus bulgares.

Dans les années 1960, les historiens de Sofia tentent de résoudre ce « problème » de façons diverses. Sans évoquer des données quelconques, un des plus connus médiévistes bulgares, Ivan Dujčev et, à sa suite, d'autres chercheurs affirment que les églises de Melnik étaient construites par « *des maîtres bulgares locaux* »⁵⁵. Vers la fin des années 1970, la continuité historique et culturelle bulgare de la ville est pourtant même approfondie. On découvre que Melnik était une « *solide forteresse bulgare* » et centre d'une « *école artistique du Sud-Ouest* » dans le Premier Empire bulgare (681-1018) déjà. Pendant le Second Empire, cette école maintiendrait lien constant avec « *l'art officiel* » de la capitale Târnovgrad⁵⁶. Ces découvertes restent cependant mal étayées : leurs défenseurs ne se réfèrent qu'à des auteurs qui parlent d'un « art byzantin » et aucunement d'une école « bulgare » au sens étroit du terme.

En tous cas, les ruines de la « Forteresse de Slav » semblent avoir suscité (et provoquer toujours) un intérêt scientifique et populaire beaucoup plus grand que celles du couvent de la *Spileotissa* qui se trouvent sur le même plateau. C'était pourtant le vrai centre spirituel de Melnik d'autrefois, affilié au grand monastère de *Vatopediou* sur le Mont Athos. Selon les historiens de Sofia, le couvent aurait gardé son « caractère bulgare » jusqu'à la fin (à propos de laquelle on n'apprend pas grand-chose)⁵⁷. Pour démontrer cela, on se réfère à l'existence d'un moine bulgare à la fin du 19^e siècle (n'y avait-il qu'un seul ?) et de noms bulgares sur des monuments tombaux.

Mais que s'est passé-t-il avec le couvent ? Bien que consacrée à lui, la publication volumineuse *Melnik. Le Monastère Ste. Mère de Dieu Spileotissa*, nous dit uniquement qu'il a été « abandonné » (*izostaven*)

après les Guerres balkaniques. Les bâtiments imposants du *Spileotissa* sont toujours visibles sur les photos du début du 20^e siècle. Miletič l'avait vu en 1914. Ce fait suggère que la disparition de ce monument important du Moyen Age soit relativement récente. Manifestement, elle ne se passe qu'en Bulgarie, après la « libération » de Melnik. Détail apparemment indésirable dans les études des spécialistes de Sofia.

Les ruines bien sélectionnées sur le plateau ne constituent cependant pas le seul appui du récit de l'identité bulgare du Melnik médiéval. Au milieu de la ville actuelle, on trouve les vestiges d'un bâtiment ancien dont la maçonnerie en pierre et en briques rouges rappelle bien les constructions byzantines. En fait, c'est une maison qui était toujours habitée au début du 20^e siècle. On y jouait même des spectacles théâtraux⁵⁸.

La demeure était appelée par les locaux *to spiti tou Bambourou* ou *to arhondiko tou Bambourou*, c.-à-d. « le logis de [la famille de] Bamboura » (paraît-il une déformation du nom propre Flambouras)⁵⁹. Aujourd'hui, c'est un des rares exemples d'habitations médiévales en Bulgarie et peut-être le seul dont on voit quelque-chose de plus que les fondements. Mais au début du 20^e siècle, le logis de Bamboura n'était pas unique dans la ville : Kânčov découvre « 3-4 grandes maisons en pierre préservées du Moyen Age », toutes propriétés d'« anciennes familles grecques »⁶⁰. Etant le seul qui a atteint l'époque après la Seconde Guerre mondiale, l'édifice était d'abord désigné comme la « Maison byzantine » (*Vizantijskata kâsta*) : c'est la manière dont il est défini par des savants occidentaux comme l'archéologue Paul Perdrizet qui l'ont étudié dès l'époque ottomane.

Au début des années 1960, des auteurs bulgares d'importance secondaire l'appellent toujours ainsi. On le voit comme « *un monument unique de l'architecture domestique byzantine* »⁶¹ et se souvient qu'il a été autrefois habité par des familles « helléniques »⁶². Pourtant, le grand médiéviste Ivan Dujčev considère déjà que la désignation « Maison byzantine » est trop « indéterminée »⁶³. La piste est donnée aux hypothèses et aux inventions : on commence à s'attendre, d'une façon de plus en plus déterminée, à ce que dans ces ruines « *ressuscite... la maison boyarde du despote de Melnik Alexis Slav* »⁶⁴.

La résurrection ne tarde pas trop : dans les années 1970, le « Logis byzantin » se transforme définitivement en « Maison du boyard » (*Boljarskata kâsta*). Sans aucune donnée concrète, les spécialistes bulgares commencent à déclarer que la demeure appartient à un noble bulgare, parfois faisant allusion ou directement mentionnant le despote Slav ou

Dragota. Or, cette thèse se base sur une continuité problématique entre la ville médiévale et la ville moderne.

D'après les données archéologiques, au 13^e-14^e siècle, Melnik représente une forteresse: l'« urbanisation » y était faible, l'agriculture étant l'occupation principale de la population locale⁶⁵. La citadelle d'Alexis Slav et, en général, le Melnik médiéval est situé notamment sur le plateau au sud de la ville actuelle. Vu cette situation typique de l'époque byzantine, il est bizarre de chercher la demeure de Slav ou d'un autre seigneur en bas de colline, au milieu d'un endroit mal protégé. Les historiens bulgares reconnaissent que le Melnik actuel est construit sur le terrain qui, au Moyen Age, représentait la « ville extérieure » et même la « sous-ville » (*podgradija*), les monastères étant les seules constructions qui, au début du 20^e siècle, subsistaient de la « ville intérieure »⁶⁶.

En outre, la désignation « Maison du boyard » et les allusions autour d'elle font penser à une exagération de l'importance de l'Etat éphémère d'Alexis Slav et, en général, de la tradition étatique bulgare à Melnik. Les quinze à dix-huit années sous le règne du despote semblent épuiser, pour les historiens bulgares, le passé médiéval de la ville. En même temps, les historiens grecs ne semblent pas souffrir d'une pénurie de données en relatant la longue histoire d'un Melnik byzantin. Pour compliquer les choses, on peut mentionner le fait que Melnik passe davantage de temps même sous une domination serbe : dans les années 1350-1390, comme le reste de la Macédoine, il fait partie de l'empire d'Etienne Dušan et de ses héritiers (Constantin Dragaš, Jean Uglješa).

Exemple typique d'invention d'une tradition, la « Maison du boyard » fait l'objet de soucis de reconstruction spéciaux. Le projet de réadaptation, élaboré à la fin des années 1970, envisage son aménagement intérieur à l'aide d'une construction en béton armé à deux niveaux dans le cadre du volume existant. On prévoit dans la « Maison du boyard » notamment une exposition sur l'Etat médiéval d'Alexis Slav laquelle est, en fait, au cœur du nouveau plan de la ville-musée⁶⁷. Son objectif général est l'éducation patriotique d'une « *génération nouvelle consciente du fait qu'elle a hérité du passé d'une ville bulgare ancienne* »⁶⁸. La demeure est ainsi inscrite dans une continuité historique tout à fait bulgare. On souligne aussi le besoin de redresser, juste au-dessus de la « Maison du boyard », l'ancienne tour d'horloge, « *la dominante urbaine caractéristique du Melnik de l'époque du Réveil* »⁶⁹.

Les motifs patriotiques, typiques du régime des années 1960-1980, repoussent sûrement la recherche approfondie sur le logos : il est censé

devenir vitrine d'un passé national plutôt que problème historique-architectural. Cependant, la datation de la demeure était loin d'être non-problématique. Au début des années 1960, on évoque toujours les opinions de chercheurs qui découvrent dans la « Maison byzantine » à Melnik des éléments « orientaux », répandus dans le monde islamique, l'Afrique du Nord et l'Espagne du Sud comprises⁷⁰.

Lors du premier Congrès d'études bulgares en 1981, l'archéologue grec Nikolaos Moutsopoulos fournit une évaluation du style architectural et, ainsi, de l'ancienneté du bâtiment qui n'a pas grand-chose à voir avec l'idée d'une maison boyarde. L'étude minutieuse de la décoration le mène à la conclusion que le logis date seulement de l'époque... ottomane. Moutsopoulos découvre des vestiges d'une adaptation ottomane des traditions byzantines, visible dans l'ornementation de certaines mosquées à Bursa. Selon lui, la « Maison du boyard » ne peut dater que de l'époque postérieure à la conquête ottomane de Melnik, et même à la conquête de Constantinople par Mehmet II Fatih⁷¹.

Pour l'instant, on ne trouve pas de critiques bulgares à l'encontre de cet avis : Moutsopoulos est même cité d'une façon neutre dans des ouvrages qui, sinon, présentent toute une autre vision du patrimoine de Melnik⁷². Un autre spécialiste grec – Alkiviadis Prepis – considère cependant que le logis date de la période 1355-1383. Dans ce cas, le bâtiment n'appartient pas non plus à l'époque « illustre » d'Alexis Slav et de Dragota, mais à celle de la domination serbe de Melnik⁷³. Celle-ci est pourtant si absente des écrits des historiens de Sofia. L'exemple du logis de Bamboura éclaire la sous-estimation et, enfin, le rejet définitif de tout patrimoine autre que bulgare. La définition de celui-ci est cependant assez large et parfois produit des résultats paradoxaux.

La « maison de Melnik » : l'invention de l'architecture bulgare « de l'époque du Réveil »

A la différence des « énigmes » autour de la « Maison du boyard », les académiciens et les vulgarisateurs touristiques sont dans le même degré unanimes sur les habitations du Melnik de la période ottomane tardive : leur architecture « *indique l'époque de notre Réveil* »⁷⁴. Et, effectivement, les maisons de Melnik rappellent bien le plan, l'extérieur et aussi l'intérieur (dans la mesure où il est conservé) d'autres constructions du 19^e siècle qu'on trouve dans des lieux symboles du « Réveil bulgare ». Il s'agit, en

particulier, de Trjavna, Veliko Târnovo, Koprivštica, de l'ancien quartier de Plovdiv etc.

Or, l'intérêt scientifique et populaire envers cette architecture « traditionnelle » n'est pas, lui-même, à tel point traditionnel. Voilà ce que Bogdan Filov, archéologue, historien de l'art et homme politique, écrit en 1916 à propos de la demeure de la famille Kourdoupalos à Melnik: « *La maison a été faite en 1758, mais elle n'est pas trop solide et intéressante comme bâtiment* »⁷⁵. Dans son *Histoire de l'art bulgare sous la domination turque*, publiée en allemand en 1933, Filov ne s'intéresse qu'aux monuments ecclésiastiques, comme le Monastère de Rila. En ce qui concerne l'architecture civile de l'époque ottomane, Filov ne semble pas si respectueux. Il indique le caractère « primitif » de la « maison bulgare » de cette période : les maîtres-maçons n'avaient que des problèmes « simples » à résoudre (*nur einfache Bauprobleme zu lösen*), incomparables avec les grandes entreprises des architectes occidentaux. De plus, selon Filov, l'influence turque était si importante, surtout dans la décoration et le mobilier de l'intérieur, qu'il est particulièrement difficile de distinguer un noyau purement bulgare dans ce type de maisons⁷⁶.

L'idée que la « maison bulgare » de la période de domination ottomane n'est pas si bulgare que cela se laisse voir également chez le géographe Anastas Iširkov. Il définit les maisons de torchis, en particulier celles en deux étages et avec des *čardak*, comme « gréco-orientales », « sud-européennes », « méditerranéennes »⁷⁷. En 1930, on décrit l'ancienne architecture de la ville de Gorna Dumaja (aujourd'hui Blagoevgrad, le centre administratif du département) de la façon suivante : « ... *les maisons étaient toutes du même type – [c'était] de l'architecture turque – avec de grands čardaks, des auvents inclinés, presque toutes de torchis* »⁷⁸. Regardés comme peu solides, menacés d'incendies et désuets, une bonne partie de ces « monuments » du passé ont été détruits dans les villes de Bulgarie après 1878 – dans la région du Pirin après 1913. La « modernisation » et l'« européanisation » ont largement effacé une structure urbaine et une architecture, encore considérées, dans un premiers temps, comme « turques ». En revanche, celles-ci se sont conservées dans des endroits qui étaient perdants sur l'arrière-plan du progrès d'autres⁷⁹, Melnik faisant incontestablement partie des premiers.

Or, contrairement aux auteurs mentionnés plus haut, certains architectes bulgares entreprennent la mise en valeur la « maison bulgare » de l'époque ottomane. Si ce tournant commence durant l'Entre-deux-guerres déjà, son véritable essor n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, dans le

contexte politico-culturel du régime communiste. La « réhabilitation » de l'architecture « vernaculaire » bulgare est étayée, dans un premier temps, par des analogies avec l'architecture de l'Europe occidentale, en premier lieu avec l'Italie. On compare les maisons du 18^e-19^e siècle avec les *palazzi* de la Renaissance italienne tout en considérant les habitations vernaculaires comme indices d'un « Réveil » (*Vâzradane*). En fait, les promoteurs de l'architecture de l'époque ottomane assimilent le concept de « Réveil » national bulgare avec la Renaissance dans le sens occidental : le terme bulgare *Vâzradane* signifie littéralement « renaissance » et peut être attribué également à l'époque culturelle ouest-européenne⁸⁰. *Vice versa*, on suppose que le « Réveil », c'est la Renaissance pour les Bulgares, et l'architecture a été censée jouer le rôle d'un lien entre deux contextes si différents. Dès les années 1950, les habitations de l'époque ottomane sont définitivement interprétées comme variations de la « maison bulgare de l'époque du Réveil » (*bâlgarska vâzrodenska kâšta*).

Quant à l'architecture vernaculaire de Melnik, au bout de sa destruction pendant quelques décennies, elle est « redécouverte » tardivement. Melnik est pratiquement absent des premières publications sur la « maison bulgare » des années 1920-1930 : elles exaltent des villes et des villages qui ont effectivement contribué au mouvement national du 19^e siècle. Après la Seconde Guerre mondiale seulement, on se demande en regardant les demeures semi-écroulées de Melnik: « *Ne sont-elles pas, ces maisons, nos anciennes maisons de Koprivštica, Elena et Trjavna...* »⁸¹. Ainsi, par le biais de son architecture, perçue désormais en termes étroitement nationaux, la « ville grecque » d'autrefois est progressivement assimilée au patrimoine du « Réveil » bulgare. Dans les années 1960, on entreprend déjà la typologie de la « maison de Melnik » (*melniškata kâšta*). L'architecte Georgi Kouharov la voit comme variante de la « maison des Rhodopes »⁸², c.-à-d. de l'habitation typique de villages dans le massif montagneux à l'est du Pirin. D'autres classifient la « maison de Melnik » comme version de la « zone méridionale de l'architecture du Réveil »⁸³. Or, les enjeux de la typologie méritent une attention spéciale.

Par le même procédé interprétatif, Georgi Kouharov et son collègue Rašel Angelova arrivent à « démontrer » le bon caractère national du patrimoine architectural non seulement de Melnik mais aussi de l'ancien Plovdiv, c.-à-d. d'un quartier autrefois appelé « grec » et habité par toute sorte de familles chrétiennes⁸⁴. En fait, ils retournent la logique d'explication : au lieu de voir la maison paysanne comme une adaptation de modèles architecturaux urbains, c'est la maison urbaine à Plovdiv ou

à Melnik qui est censée représenter une maison paysanne des Rhodopes évoluée. Dans la mesure où le village bulgare est perçu comme gardien d'une authenticité nationale inaltérée par des influences étrangères, cette inversion garantit le caractère « authentiquement bulgare » d'une architecture à la fois ottomane et multiethnique⁸⁵.

Mais à la même époque (années 1960-1970), les historiens bulgares de l'architecture découvrent la « maison des Rhodopes » non seulement à Plovdiv et à Melnik, mais aussi bien à l'ouest et au sud du massif. Ce type architectural est constaté par les savants bulgares en particulier à Salonique et à Ohrid, en Macédoine yougoslave⁸⁶. Ainsi, l'architecture de toute la Macédoine géographique est censée faire partie de la « maison bulgare méridionale ». La lecture donc de ce terme est à la fois assez large (couvrant la Bulgarie du Sud mais aussi pratiquement toute la Macédoine géographique) et assez étroite (c'est notamment une maison « bulgare » et pas autre) pour qu'elle permette la projection de l'identité nationale loin des frontières actuelles d'Etat. Enfin, la typologie historique-architecturale prend une tournure irrédentiste ouverte permettant la revendication du patrimoine culturel de la plus méridionale république yougoslave avec laquelle, dans les années 1960, la Bulgarie se trouvait déjà en dispute historiographique et linguistique exacerbée.

Quel sont, enfin, les « traits typiques » de la « maison de Melnik » ? On met en avant le haut rez-de-chaussée, les fenêtres en baie à l'étage, les saillies en bois⁸⁷. Mais ces caractéristiques sont à peine suffisantes pour la distinguer d'autres habitations du 18^e-19^e siècle, typiques de l'Empire ottoman. L'*Encyclopédie Région du Pirin* précise qu'elle représente un type de « maison urbaine de l'époque du Réveil », comprenant une partie destinée à la production du vin et à des animaux domestiques, surplombée par une autre qui est la partie habitée⁸⁸. La « maison de Melnik » se distinguerait par son caractère monumental, par une quête de représentativité, par des volumes verticaux et allongés, par deux ordres de fenêtres et une décoration riche. Ainsi, en cherchant sa spécificité, on avance soit les particularités de l'économie locale, soit les volumes « monumentaux » et les décorations copieuses qui caractérisent également d'autres maisons urbaines de cette époque, sans pour autant être applicables à toutes les demeures de Melnik. En l'occurrence, la typologie peu sembler mal fondée. En fait, derrière ces définitions, on peut entrevoir un bâtiment concret de la ville.

La référence aux deux ordres de fenêtres fait penser notamment à la « Maison de Kordopoulos » (*Kordopulovata kâšta*) ou « de Kourdoupalos »,

mentionnée plus haut. Aujourd'hui, elle est promue dans la littérature de vulgarisation mais aussi dans les études spécialisées comme « *la plus grande maison de l'époque du Réveil* ». Elle est, de surcroît, une des plus anciennes : selon les données évoquées, elle daterait de 1754. Au moins, c'est l'année qu'on voit sur une plaque d'information posée sur la façade du logis. La même plaque informe les visiteurs que le dernier propriétaire de la maison s'appelait en fait « Manol Kordopulov ». Se terminant par le suffixe slave –ov, ce nom est à voir également en nombreuses publications touristiques.

L'impression créée par cette désignation, et, de plus, par la qualification de la demeure comme la plus grande maison du « Réveil », se heurte aux données des savants bulgares du début du 20^e siècle. Kânčov range les membres de la maison de « Kouropalo » parmi les huit familles de Melnik qui, selon lui, n'avaient pas du tout d'origines bulgares⁸⁹. Les « Kordopal » étaient des Grecs, selon Miletič⁹⁰. Producteurs et commerçants de vin – on peut entrer dans les caves du bâtiment, profondément creusées dans la colline derrière lui –, les Kourdoupalos appartenait à la riche bourgeoisie hellénique locale.

Il est, sans doute, bizarre que la demeure d'une famille grecque⁹¹ passe pour le modèle de la « maison du Réveil national bulgare » à Melnik. De plus, c'est le cas de bien d'autres bâtiments de la ville et non seulement de maisons. L'église métropolitaine du Patriarcat de Constantinople, le temple *St. Nicolas le Thaumaturge*, de même que le Monastère de Roen, lui aussi « patriarchiste », sont également vus comme des exemples caractéristiques de l'architecture du « Réveil »⁹². Tout comme à Plovdiv par exemple, les bâtiments estimés aujourd'hui « typiquement bulgares » appartenaient à des familles grecques et à des institutions qui, en fait, luttaient contre le mouvement culturel, ecclésiastique et révolutionnaire bulgare entendu par le concept de « Réveil ».

Or, la « Maison de Kordopulov » est un bon exemple du caractère fort sélectif de la conception de « maison de l'époque du Réveil ». Le logis peut impressionner avec sa ressemblance avec nombre d'habitations dans les Balkans et non seulement. Par exemple, les deux ordres de fenêtres dont le supérieur consiste en vitraux aux éléments géométriques et végétaux sont à trouver dans les riches *arhondika* de villes comme Siatista, Veria et Kastoria en Macédoine grecque⁹³. Le même élément architectural existe aussi en Thessalie, en Epire, à Gjjirokastër en Albanie du Sud. Sur la base de ces exemples, l'historien de l'architecture Alkiviadis Prepis décrit l'activité de toute une école architectonique macédonno-épirote, absente des études bulgares⁹⁴.

La conception des deux ordres de fenêtres dont les supérieures sont vitrées, à l'arche pointue et ne s'ouvrent pas est typique également des palais ottomans classiques. On la trouve à Istanbul, dans les *yalı* du Bosphore et en Asie Mineure : par exemple, dans la Maison de Murad II à Bursa, dans le Pavillon de Bagdad du palais de Topkapı ainsi que dans le Pavillon de Aynalı Kavak⁹⁵. Les mêmes « vitraux » existent aussi, chose surprenante, dans l'église du Monastère de Roen. *Vice versa*, ils sont si atypiques de la Bulgarie et même de la plupart des maisons de Melnik existantes qu'on sent besoin d'en donner une explication.

Les brochures et les autres informations touristiques indiquent à l'unanimité qu'il s'agit d'une influence « *vénitienne et orientale* », ce dernier terme étant prudemment mis à la seconde place⁹⁶. Ainsi, on préfère avancer une influence « européenne », tout ce qui est ottoman étant vu comme étranger à l'architecture nationale⁹⁷. La même chose est valable pour l'aspect intérieur de la « Maison de Kourdoupalos », la demeure étant la seule de Melnik dont on peut voir toujours une partie du mobilier et de la décoration authentiques. Les auteurs bulgares d'aujourd'hui parlent, par exemple, de son « mobilier baroque ». Apparemment, ils ont oublié la classification, antérieurement faite par des spécialistes bulgares, des niches et des placards emmurés, ou des plafonds sculptés, comme « turcs » et même comme « arabes »⁹⁸. La provenance des objets de la vie quotidienne n'est pas non plus à négliger. Par exemple, la faïence découverte à Melnik appartient aux deux centres ottomans les plus importants dans cet artisanat : İznik et Kütahya⁹⁹. Et si certains spécialistes se rendent compte de cet héritage, le touriste qui visite à présent la « Maison de Kourdoupalos », y trouvera un... *sauna* au lieu d'un *hammam*.

Le fait que l'idée de patrimoine architectural bulgare de l'époque ottomane est rendue possible par une interprétation fort tendancieuse de modèles ottomans est particulièrement visible dans l'existence de maisons musulmanes parmi celles du « Réveil » bulgare. A Melnik, on en découvre aussi des exemples comme la « Maison du Bey » ou la « Maison de Pašov » (*Bejskata, Pašovata*). Datant de 1815, elle abrite, à présent, le musée local d'histoire. On y distingue pourtant bien les ailes de l'espace domestique musulman : le *selamlık* et le *harem*. Similairement, dans les autres villes des Balkans et de l'Anatolie, l'architecture des quartiers chrétiens et musulmans est similaire et on ne peut pas dire que les « belles » maisons n'appartenaient qu'à des familles grecques, arméniennes ou slaves¹⁰⁰. Encore moins peut-on imaginer la pertinence des maisons turques pour

l'essor des mouvements politiques des nations chrétiennes de l'Empire, comme le « Réveil » des Bulgares.

Au début du 20^e siècle, les voyageurs et les savants bulgares ne distinguaient pas non plus les habitations turques des habitations « traditionnelles bulgares » mais ils n'avaient pas encore l'idée que les premières représentent des variantes des secondes. Et ils pouvaient exprimer leur admiration ou mépris par rapport à toutes les deux. Lorsque Ljubomir Miletič parle de Melnik comme « *une ville formidable par son architecture originale* », il n'évoque pas la « Maison de Kourdoupalos » sinon pour ses caves. Voilà pourtant le premier bâtiment qu'il remarque : « *Sur le premier plan, on est impressionné par le grand et très beau konak de Musta bey...* »¹⁰¹. C'est la perception de gens qui vivaient ou ont vécu dans le contexte culturel ottoman que l'invention du patrimoine national, qui se développe en Bulgarie sous le régime communiste, va complètement refouler.

Dans les années 1960, il est toujours possible d'établir des analogies entre les demeures de Melnik et celles d'autres centres de l'Empire ottoman. L'architecte Georgi Repninski découvre des analogies entre les fenêtres de la « Maison de Kourdoupalos » et celles de résidences en Asie Mineure. Le même auteur souligne le contexte ottoman de l'architecture du « Réveil » et ceci dans un sens double. D'un côté, l'Empire transférait l'art « oriental » dans les « pays assujettis » (il s'agit, apparemment, de pays non-musulmans) et, d'un autre côté, l'architecture de ces derniers influait sur celle de l'Asie Mineure et d'autres provinces de l'Est de l'Empire. Il explique de cette façon « *la grande similarité* » entre les habitations dans les Balkans et en Anatolie¹⁰². Naïves ou pas, vers la fin de la même décennie, ces références disparaissent complètement de l'histoire de l'architecture bulgare pour céder place à des interprétations largement plus problématiques.

Ainsi, à Melnik, autrefois « ville grecque » et aussi ville ottomane, la construction d'un patrimoine bulgare s'entrelace avec une invention de continuité historique qui a donné de bons résultats en termes de protection des vestiges du passé. Mais ces résultats ont des enjeux inacceptables : ils sont accompagnés d'un récit historique et d'interprétations architecturales mal fondées, conséquences d'un régime dont un des pivots idéologiques majeurs était le nationalisme. Or, un des problèmes les plus importants qui se posent aujourd'hui, à la fois aux historiens et aux architectes, c'est de savoir comment dissocier le patrimoine des imageries autochtonistes et de la fausse authenticité perçue en termes étroitement ethniques.

NOTES

- 1 Georgieva 1979, 6.
- 2 Kânčov 1996 (première édition 1900), 189-190.
- 3 Kânčov 1970 (première édition 1894-1896), 142.
- 4 Miletič 1924, 86-87. Sur cette question, voir les travaux de Galia Valtchinova qui étudie l'articulation des identités ethniques à Melnik à travers le fonctionnement de l'économie locale, les stratégies matrimoniales, les catégories de la parenté et les pratiques religieuses : Vălčinova et Ganeva 1997, Vălčinova 1999, Vălčinova 2001. Cf. Valtchinova (à paraître), où elle propose une étude comparative de Melnik et d'un autre avant-poste de l'« hellénisme du Nord », Stenimahos (aujourd'hui Asenovgrad en Bulgarie).
- 5 Voir Tasev 1987.
- 6 Kânčov 1970, 142, 145.
- 7 Cf. <http://www.meleniko.gr/schools.html>.
- 8 L'expression appartient à Tsopros 1992. Sur l'histoire de Meleniko, consulter aussi Koltsidas 2005 ; Fourtounas et Fourtouna 2002 ; Vlachos 1969. Voir également Houzouri 2004.
- 9 Tsopros 1992, 8. Sur les influences centre-européennes dans le développement des caves de vin à Melnik : Peneva-Vince 1984.
- 10 Iliadis (Manase Eliad, 1730-1805), médecin et philosophe, il devient sous Constantin Mavrocordat directeur de la célèbre Academia domnească à Bucarest. Pallatidis (1788-1848) fait ses études dans la même école pour les continuer à Vienne et pour devenir médecin de la famille impériale des Habsbourg. Il crée l'école de Melnik. Polyzoidis (1802-1873) est un des grands militants de la Révolution grecque, ensuite homme politique du Royaume hellénique et fondateur de l'Université d'Athènes.
- 11 Kânčov 1970, 144.
- 12 Voir à ce sujet Tsopros 1992, 12, 39-41, Vlachos 1969, 106. Sandanski (1872-1915) était né dans le village Vlahi, non pas loin de Melnik.
- 13 Borisova 2000, 86.
- 14 Sur l'origine de Vaskidovič (1795-1875), voir par exemple Jireček 1978 (première édition 1876), 552. Quant à Ivan Anastasov (1880- ?), le surnom *Gârçeto* (« le Petit Grec ») est suffisamment parlant.
- 15 Tsopros 1992, 12, 41-42.
- 16 Aleksandrov 1948.
- 17 Nestorova et Kalajdiev 1965, 25, 35.
- 18 Kânčov 1970, 142.
- 19 Miletič 1924, 89-90.
- 20 Borisova 2000, 89.
- 21 Kânčov 1970, 138-139.

- 22 Cité d'après Gergov 1976, 11.
 23 Miletič 1924, 90.
 24 Gergov 1976, 12.
 25 Sur ce changement de perception : Vezenkov 2004.
 26 Aleksandrov 1948.
 27 Miletič 1924, 93-94.
 28 Aleksandrov 1948.
 29 On précise que, déjà avant la guerre, une bonne partie de la population locale s'était installée à Gorna Dumaja car le phylloxéra avait détruit les vignobles : Borisova 2000, 86. Il est vrai que le phylloxera apparaît à Melnik vers la fin des années 1890 mais la ville continuait à exporter du vin jusqu'à la fin de l'époque ottomane : voir Valtchinova (à paraître).
 30 Miletič 1924, 85.
 31 Nestorova et Kalajdiev 1965, 69 ; Vlachos 1969, 108-111, qui indique que « *la riche librairie de la ville* » était brûlée par les Bulgares. Selon Miletič, certaines des maisons avaient déjà été abîmées par les soldats grecs, apparemment pour qu'elles n'abritent pas de Bulgares. La même chose serait valable pour le vin qui avait été renversé sur les rues : Miletič 1924, 95. Pourtant, selon Vasil Zlatarski, un des premiers grands médiévistes bulgares, c'est bien l'armée bulgare qui a détruit la ville : *Melnik* 1994, 117.
 32 Hristova 2000, 22; Hristova 2002.
 33 Gergov 1976, 13.
 34 « Melnik » 1946, 14-15.
 35 Aleksandrov 1948, 43-46.
 36 Levi-Angelova et StamoV 1957 ; Čaneva 1963 ; StamoV 1963.
 37 Voir le programme pour la période 1960-1965 dans CDA, 10A/2/12/1-3.
 38 CDA, 10A/2/2/7-10.
 39 Popov 1970.
 40 Nestorova et Kalajdiev 1965, 71-72.
 41 CDA, 1B/35/4773/23.
 42 ODA-Blagoevgrad, 944/5/70/28.
 43 Voir les propos de son architecte Mrjankov 1981.
 44 CDA, 116/7/45/71-73.
 45 Kirova 1979a ; Kirova 1979b.
 46 Cela concerne aussi le monastère de Roen qui en fait partie. A ce sujet Mušanov 1985.
 47 Popov 1970, 295.
 48 Kirova 1979a.
 49 Tonev 1984, 110, 113. Cependant les auteurs de la maison de culture, de l'école primaire et de l'hôtel de *Balkantourist* ont cherché délibérément la similarité aux monuments de l'architecture vernaculaire et le lien avec les bâtiments contigus. Voir l'entretien avec l'architecte Avdieva 1963. Sur la maison de culture et

- l'hôtel comme tentatives d'une architecture moderne inspirée des « traditions nationales » : Arbaliev 1982, 270-271, 274, 277-278.
- 50 Kirova 1979a.
- 51 Entretien avec Krâstana Ivanova dans Hristova 2000, 141.
- 52 Staneva-Garvalova 1979.
- 53 C'est la caractéristique de l'église *St. Nicolas*, donnée par l'architecte Arbaliev 1977, 40. Cf. Prepis 1983.
- 54 Dujčev 1972 (première édition 1965), 400-401.
- 55 Dujčev 1972, 412 ; Borisova 2000, 90.
- 56 Georgieva 1979.
- 57 *Melnik* 1994, 64.
- 58 Borisova 2000, 89.
- 59 Moutsopoulos 1982 ; Vlachos 1969, 54-57. Il semble que cette famille « noble », d'origine aroumaine sans doute, était venue de l'Épire ou de la Thessalie.
- 60 Kânčov 1970, 138.
- 61 Repninski 1963, 22.
- 62 Nestorova et Kalajdziev 1965, 24-25.
- 63 Dujčev 1972, 378.
- 64 Nestorova et Kalajdziev 1965, 24-25 ; Vančev et Cvetkov 1971, 2 ; Gergov 1976, 13.
- 65 Prepis, 1988, 17-18.
- 66 *Enciklopedija* 1995, 38.
- 67 Kirova 1979b, 52.
- 68 Kirova 1979b, 53.
- 69 Kirova 1979b, 50. Cf. Dočeva 1979. Voir aussi Kirova et Mušanov 1984.
- 70 Repninski 1963, 22.
- 71 Moutsopoulos 1982.
- 72 Selon *Melnik* 1989, 50, l'architecture de la « Maison de boyard » est marquée par une « influence musulmane » mais le Byzance et la Bulgarie médiévale en seraient les médiateurs.
- 73 Prepis 1988, 5-6.
- 74 Par exemple, Borisova 2000, 90.
- 75 *Melnik* 1994, 116.
- 76 Filov 1933, 12-14.
- 77 Iširkov 1925, 5, 15.
- 78 Šarkov 1930, 163.
- 79 Cf. Vezenkov 2004.
- 80 Sur les analogies « Réveil » – « Renaissance », voir Daskalov 2004.
- 81 « *Melnik* » 1946.
- 82 Kouharov 1966.
- 83 Vangelov 1979, 5-6.

- 84 Kouharov et Angelova 1971.
- 85 Sur la formation, l'aire géographique et la typologie de l'architecture
d'habitation ottomane, voir Cerasi 1998.
- 86 *Kratka* 1965 ; Kouharov 1967, 132.
- 87 Cf. Krâstanov et Tonev 1952.
- 88 *Enciklopedija* 1995, 561-562.
- 89 Kânčov 1970, 142-143. Kânčov a d'ailleurs la même opinion au sujet de la
famille de « Vlambouro », les propriétaires de la « Maison du boyard ».
- 90 Le nom est connu en versions différentes : Kourdoupalos, Kordoupalou,
Kouropalou, Kouropalatis : cf. Vlachos 1969, 57-58. La version la plus
correcte semble être Kourdoupalos. En Bulgarie, on emploie la forme
Kordopoulos, apparemment en reconnaissant dans la terminaison le suffixe
grec typique de noms de famille. Le bâtiment est connu également, d'après
son occupant postérieur, comme la « Maison du Tzintzar » (*Cincarovata*).
- 91 Les auteurs bulgares ne manquent jamais d'indiquer l'attitude bienveillante du
dernier membre de la famille envers le mouvement révolutionnaire bulgare.
Sur les différentes évaluations de la personnalité de Manolis Kourdoupalos
dans les écrits bulgares et grecs, voir Valtchinova (à paraître).
- 92 Vangelov 1979, 6-7. L'Église bulgare, établie en 1870 par *firman* du sultan
Abdülaziz, n'avait que le statut d'Exarchat, les « patriarchistes » étant les
fidèles à l'Église de Constantinople qu'ils soient d'origine grecque, valaque
ou slave.
- 93 Veria et Kastoria n'avaient pourtant pas de population bulgare importante et
à Siatista il n'y avait pas du tout des Bulgares / Slaves : Kânčov 1996, 143,
265, 274.
- 94 Prepis 1987.
- 95 Cf. -nsal 1973, 67-69.
- 96 Voir, par exemple, Vančev et Cvetkov 1971, 3.
- 97 Bien qu'il y ait un quasi-consensus au sujet de la technologie « vénitienne »
des fenêtres vitrées, même cette thèse n'est pas indiscutable. Prepis la rejette
et considère que les fenêtres en question ne sont pas liées aux vitraux
occidentaux mais qu'elles relèvent d'un modèle byzantin modifié dans
l'architecture ottomane. En fait, c'était l'Empire ottoman qui exportait des
fenêtres vitrées à Venise : Prepis 1987, 91-95.
- 98 Protič 1929 ; Zlatev 1937, 34.
- 99 Neševa 1985.
- 100 Goodwin 1971, 429-457. Sur le caractère identique de l'architecture et de
la texture urbaine dans les Balkans et en Anatolie du Nord-Ouest : Vezenkov
2006.
- 101 Miletič 1924, 85-86.
- 102 Repninski 1963, 21, 22.

BIBLIOGRAPHIE

Documents d'archives :

CDA (Archives centrales d'Etat – Sofia), 1B/35/4773/23, CDA, 10A/2/2/7-10, CDA, 10A/2/12/1-3, CDA, 116/7/45/71-73.

ODA-Blagoevgrad (Archives régionales – Blagoevgrad), 944/5/70/28.

Ouvrages et articles:

ALEKSANDROV, L., « Pričini za upadâka na gr. Melnik », in *Geografski pregled*, 4-5, 1948.

ARBALIEV, G., *Nacionalni tradicii v arhitekturata*, Tehnika, Sofija, 1982.

ARBALIEV, G., *Stroitelni i hudoestveni tradicii na bâlgarskata arhitektura*, Tehnika, Sofija, 1977.

AVDŽIEVA, M., « Nova čitalištna sgrada v Melnik », in *Arhitektura*, 6, 1963.

BORISOVA, V., « Obštinstvena mobilnost i kulturni vlijanija (Prenosi v kulturata na "malkija grad" Melnik) », in HRISTOVA, S. (dir.), *Graničnata identičnost na malkija grad*, Universitetsko izdatelstvo Neofit Rilski, Blagoevgrad, 2000.

ČANEVA, N., « Arhitekturni pametnici v Jugozapadna Bâlgarija i opazvaneto im », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1963.

CERASI, M., « The Formation of Ottoman House Types : A Comparative Study in Interaction with Neighboring Cultures », in NECİPOĞLU, G. (dir.), *Muqarnas XV : An Annual on the Visual Culture of the Islamic World*, E.J. Brill, Leiden, 1998.

DASKALOV, R., *The Making of a Nation in the Balkans. Historiography of the Bulgarian Revival*, CEU Press, Budapest, 2004.

DOČEVA, V., « Opit za rekonstrukcija na arhitekturnija ansambâl v Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.

DUJČEV, I., « Melnik prez srednovekovieto », in DUJČEV, I., *Bâlgarsko srednovekovie*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1972.

ENCIKLOPEDIJA *Pirinski kraj*, vol. 1, Blagoevgrad, 1995.

FILOV, B., *Geschichte der bulgarischen Kunst unter der türkischen Herrschaft und in der neueren Zeit*, Walter de Gruyter, Berlin und Leipzig, 1933.

FOURTOUNAS, G., FOURTOUNA, E., *Meleniko. I poria tou ana tous eones*, Syndesmos Evelpidon Melenikou Sidirokastrou, Sidirokastrou, 2002.

GEORGIEVA, S., « Srednovekovnijat Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.

GERGOV, S., *Melnik*, Sofija press, Sofija, 1976.

GOODWIN, G., *A History of Ottoman Architecture*, Thames & Hudson, London, 1971.

HOUZOURI, E., *Skotinos Vardaris*, Kedros, Athina, 2004.

- HRISTOVA, S., « Grad i granica : identičnostta kato sâznatelen izbor », in HRISTOVA, S. (dir.), *Gradât : simvoli, obrazi, identičnost*, Lik, Sofija, 2002.
- HRISTOVA, S., « Kulturata na malkija grad : Melnik v kraja na veka », in HRISTOVA, S. (dir.), *Graničnata identičnost na malkija grad*, Universitetsko izdatelstvo Neofit Rilski, Blagoevgrad, 2000.
- Anastas Iširkov, *Harakterni čerti na gradovete v Carstvo Bâlgarija*, Sofia, 1925
- JIREČEK, K., *Istorija na bâlgarite*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1978.
- KÂNČOV, V., *Makedonija. Etnografija i statistika*, Marin Drinov, Sofija, 1996.
- KÂNČOV, V., *Pâtuvane po dolinite na Struma, Mesta i Bregalnica*, in KÂNČOV, V., *Izbrani proizvedenija*, vol. 1, Nauka i izkustvo, Sofija, 1970.
- KIROVA, Z., « Melnik – problemi na arhitekturno-istoričeskija rezervat », in *Arhitektura*, 5, 1979.
- KIROVA, Z., « Melnik – problemi na konservacijata i rekonstrukcijata », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- KIROVA, Z., MUŠANOV, N., « Arhitekturnijat pârvoobraz na Boljarskata kâšta v Melnik », in *Pliska, Madara, Preslav*, 16, 1984.
- KOLTSIDAS, A., *Istoria tou Melenikou. I diahroniki poria tou Ellinismou*, Afoi Kyriakidi, Thessaloniki, 2005.
- KOUNAROV, G., *Bâlgarskata kâšta prez pet stoletija*, BAN, STIGA, Sofija, 1967.
- KOUNAROV, G., « Narodnata kâšta v dolinite na rekite Struma i Mesta prez vtorata polovina na 19 vek », in *Izvestija na STIGA*, 19, 1966.
- KOUNAROV, G., ANGELOVA, R., *Plovdivskata simetrična kâšta*, BAN, Sofija, 1971.
- KOUNAROV, G., TONEV, P., « Starinnata arhitektura na grad Melnik », in *Arhitektura i stroitelstvo*, 8-9, 1952.
- KRATKA istorija na bâlgarskata arhitektura, BAN, Sofija, 1965.
- LEVI-ANGELOVA, R., STAMOV, S., « Pametnici na kulturata v Pirinskija kraj i griite za tjahnoto opazvane », in *Pametnici na kulturata i muzei*, 3, 1957.
- « MELNIK – gradât, kojto umira », in *Zemja i hora*, 1, 1946.
- MELNIK. *Gradât v podnoiето na Slavova krepost*, BAN, Sofija, 1989.
- MELNIK. *Manastir « Sv. Bogorodica Spileotisa »*, NAM, Sofija, 1994.
- MILETIČ, Ljubomir, « V polurazrušenija Melnik », in *Makedonski pregled*, 2, 1924.
- MOUTSOPOULOS, N., « La seigneurie de Melnik », in *Pârvi medunaroden kongres po bâlgaristika*, Sofija, 23 maj – 3 juni 1981, vol. 1 / 1 / 1 : *Bâlgarskata dârava prez vekovete*, BAN, Sofija, 1982.
- MRJANKOV, K., « Hotel-restorant “Melnik” v grad Melnik », in *Arhitektura*, 4, 1981.
- MUŠANOV, N., « Opazvaneto na Roenskija manastir kato arhitekturno-hudoestveno javlenie », in *Arhitektura*, 3-4, 1985.

- NEŠEVA, V., « Fajans ot Melnik », in *Bâlgarska etnografija*, 1, 1985.
- NESTOROVA, E., KALAJDŽIEV, G., *Melnik*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1965.
- PENEVA-VINCE, L., « Srednoevropejski vlijanija za vâznikvaneto na vinarskite izbi v grad Melnik », in *Bâlgarska etnografija*, 1, 1984.
- POPOV, D., « Novite obštestveni sgradi v njakoi gradove v Jugozapadna Bâlgarija », in *Izvestija na STIGA*, 23, 1970.
- PREPIS, A., *Izsledvanija vârhu njakoi srednovekovni arhitekturni pametnici v Melnik*, Thèse de doctorat (résumé), ITIGA, BAN, Sofija, 1988.
- PREPIS, A., « Kâm problema za datirovkata na srednovekovnata katedrala "Sv. Nikola" v krepostta na Melnik », in *Pârvi medunaroden kongres po bâlgaristika, Sofija, 23 maj – 3 juni 1981*, vol. 1 / 6 / 1 : *Kulturata na srednovekovna Bâlgarija*, BAN, Sofija, 1983.
- PREPIS, A., « Roenskijat manastir prez perioda XVI – naçaloto na XX vek », in *Palaebulgarica*, 2, 1987.
- PROTIĆ, A., *Denacionalizacija i vâzradane na Bâlgarskoto izkustvo prez turskoto robstvo ot 1393 do 1879 g.*, Sofija, 1929.
- REPINSKI, G., « Melniškata kâšta », in *Arhitektura*, 6, 1963.
- ROŠKOVSKA, A. A., *Bâlgarskite majstori i pametnicite na isljama u nas*, Ab, Sofija, 2003.
- ŠARKOV, V., *Grad Gorna Dumaja. Minalo i dnes*, Pečatnica na AVIF, Sofija, 1930.
- STAMOV, S., « Da zapazim našite gradove-muzei ! Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1963.
- STANEVA-GARVALOVA, H., « Konservacija i adaptacija na čerkvata "Sv. Varvara" », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- TASEV, H., *Borba za nacionalna prosveta v Melniškija kraj*, Narodna prosveta, Sofija, 1987.
- TONEV, L., *Gradoustrojstvoto v NRB*, Tehnika, Sofija, 1984.
- TSOPROS, K., *Anamnisís : Meleniko-Thessaloniki*, Idryma Meleton Hersonisou tou Emou, Thessaloniki, 1992.
- NSAL, B., *Turkish Islamic Architecture in Seljuk and Ottoman Times 1071-1923*, Academic Editions, St. Martins Press, London & New York, 1973.
- VÂLČINOVA, G., « "Melniškijat gârcizâm": za bračnite strategii v konstruiraneto na etnokulturata identičnost », in *Bâlgarska etnologija*, 3-4, 1999.
- VÂLČINOVA, G., « Ökologie, Familienstruktur und Konstruktion der ethnokulturellen Identität », in BRUNNBAUER, U., et KASER, K. (dir.), *Vom Nutzen der Verwandten. Soziale Netzwerke in Bulgarien (19. und 20. Jahrhundert)*, Böhlau, Wien / Köln, 2001.
- VÂLČINOVA, G., GANEVA, R., « Melnik meždu "bâlgarina-orač" i "sredizemnomoreca-lozar" (Za trajnostta na edna etnokulturna karakteristika) », in *Istoričeski pregled*, 2, 1997.

- VALTCHINOVA, G., « Nationalism at (Symbolic) Work : Social Disintegration and National Turn in Melnik and Stanimaka » (à paraître).
- VANČEV, J., CVETKOV, B., *Melnik*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1971.
- VANGELOV, I., « Arhitekturnoto nasledstvo na Blagoevgradski okrâg », in *Arhitektura*, 1, 1979.
- VEZENKOV, A., « How Sad Reality Became Cultural Heritage », texte présenté à la conférence *The Balkans and Globalization* organisée par CAS-Sofia, CPS-CEU, Budapest, 4-6 juin 2004.
- VEZENKOV, A., « Zašto i kak beše izmisen “balkanskijat grad” ? », in *Literaturen vestnik*, 38, 2006.
- VLACHOS, T., *Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon*, Idryma Meleton Hersonisou tou Emou, Thessaloniki, 1969.
- ZLATEV, T., *Bâlgarskata kâšta v svoja arhitektoničen i kulturno-istoričeski razvoj*, vol. 2 : *Gradska kâšta*, PK Edison, Sofija, 1937.

Sites Internet:

<http://www.meleniko.gr/schools.html>.